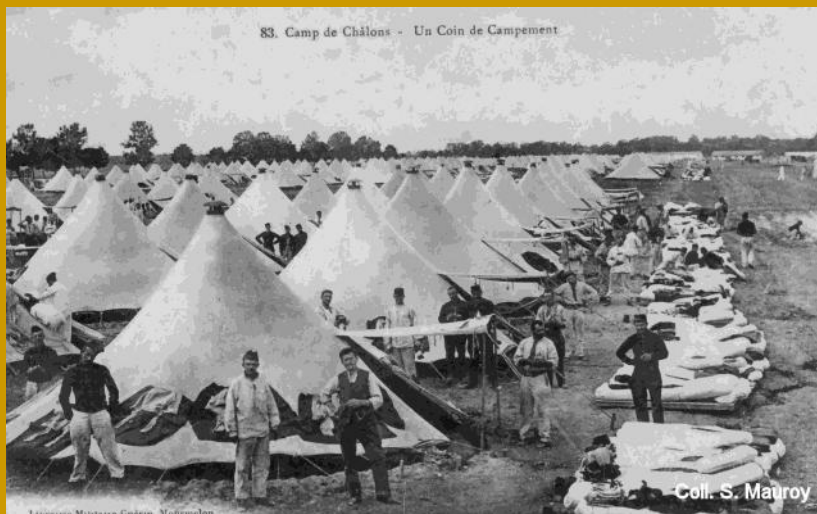


RELEVÉ DE CAMPAGNE

Du 15 décembre 1914 au 1 décembre 1918.

N° matricule : 110 231



1914

Incorporé au 142^{ème} régiment d'infanterie à Mende.

Rentré en caserne le 18 décembre 1914.

Après nous avoir équipés, nous avons été envoyés en détachement à Lodève pour commencer notre instruction.

Celle-ci a duré 4 mois environ durant lesquels nous avons été tenus presque continuellement et dans un pays accidenté où les exercices et les manœuvres étaient des plus pénibles.

1915

Avril

Le 8 ou 9 avril 1915, j'ai été désigné pour partir en renfort à un bataillon de marche portant les écussons 122, et formé de fractions de trois dépôts différents, 142^{ème} génie. et 122^{ème} régiment d'infanterie.



Ce bataillon formé à Rodez est parti le 23 avril pour Saint-Rémy où je suis resté 8 jours jusqu'à ce que le hasard m'a désigné pour partir en renfort au front et aux compagnies de l'avant. Me voilà donc revenu à mon régiment sur le front, au 1^{er} bataillon qui avait eu beaucoup de pertes dans l'attaque du 27 avril au Trapèze, à côté de Perthes et de Mesnil-les-Hurles en Champagne.



J'ai rejoint ce dernier à Somme-Tourbe le 31 avril 1915, à 2 heures de l'après-midi, et nous sommes partis pour monter en ligne à 8 heures avec une pluie d'orage torrentielle.

La nuit se passe dans les boyaux et en marche vers la 1^{ère} ligne.

Mai

À 3 heures du matin, le 1^{er} mai, j'ai reçu le baptême du feu.

Première journée de tranchée assez mouvementée dans le secteur du Trapèze « engins de tranchée, surtout beaucoup de bombes ». Les boches se trouvent à 25 ou 30 mètres et essaient d'attaquer assez souvent.

Juin



Nous tenons ce secteur jusqu'au 4 juin, en nous relevant chaque 3 jours, puis nous appuyons un peu à droite, en face le village de Minaucourt et à droite du fortin de Beauséjour.

Ici encore les boches nous attaquent le 10 juin, 3 heures de l'après-midi, au moment d'un orage, et ils ne réussissent pas.

Trempés comme des soupes et avec de l'eau jusqu'aux genoux, nous travaillons toute la nuit à déblayer la tranchée de 1^{ère} ligne.

Nous sommes relevés le 24 ou 25 juin dans la nuit, et le lendemain nous embarquons à Somme-Tourbe pour Mourmelon-le-Petit.



Nous arrivons à Mourmelon-le-Petit le 27 juin à 2 heures de l'après-midi, et après avoir préparé un repas, nous partons à la tombée de la nuit pour des cantonnements situés dans un bois et à proximité de la ligne de feu.

Nous passons là 2 jours, et puis nous montons en réserve de 1^{ère} ligne, à droite d'Auberive, à côté du Fort Saint-Hilaire.

Juillet

Ce secteur est assez calme. Les lignes se trouvent à 800 mètres les unes des autres. Nous faisons là successivement 3 ou 4 relèves. Le 14 juillet, je passe comme agent de liaison du commandement à ma 4^{ème} compagnie, et le 18 je me sens un peu indisposé. Le 19, il y avait une manœuvre de bataillon et, malgré mon indisposition, j'ai voulu y assister.

En rentrant, je me suis couché, un infirmier est venu me prendre la température, et le 20 au soir j'étais évacué par le médecin chef sur l'hôpital de Châlons-sur-Marne pour courbatures fébriles graves.



Le 21 juillet, je rentrais donc à l'hôpital temporaire n° 18.

Aout

J'ai été très bien soigné et porté sortant le 20 aout pour un hôpital de convalescents, à l'intérieur.

J'ai été dirigé sur Roanne dans la Loire, où j'ai été très bien soigné aussi.

Septembre

Le 11 septembre, j'ai été porté sortant, et le 12, j'ai passé devant la commission qui m'a donné un mois de convalescence pour me rétablir, du 14 septembre au 14 octobre 1915.

Après avoir terminé mon congés de convalescence de 1 mois, j'ai du rejoindre mon dépôt car la prolongation n'a été accordée à aucun ; étant après les grandes attaques de Champagne, on manquait d'hommes.

Octobre

J'ai rejoint mon corps le 17 octobre et ai été versé à la 28^{ème} compagnie d'éclopés. J'ai passé successivement de la 28 à la 27, 26 à Marjevols, et puis à la 25^{ème} compagnie de départ à Chérac d'où je suis reparti le 3 pour Mende.

Décembre

Le 4, je suis reparti du dépôt pour la 2^{ème} fois. Nous avons passé la nuit du 4 au 5 au Puy dans une caserne. Le 5 au matin, nous sommes repartis dans la direction de Saint-Etienne, Dijon, Troyes, et nous avons débarqué à Sainte-Menehould le 9 décembre après-midi.



Nous avons rejoint le régiment le même soir à Dommartin-sous-Hans.

J'ai rencontré Filla, Bayrou, Bendégas, etc, et j'ai été affecté à la la 5^{ème} compagnie.

Nous prenions les lignes à Massiges à côté de la ville Somme-Tourbe. J'ai été enterré dans la 1^{ère} relève au secteur du Cratère le 21 décembre à 1 heure de l'après-midi par un obus de 150 qui vint tomber à 1, 50 mètre, et heureusement n'éclate pas, ne fit que se déboucher projetant sur moi 1 mètre de terre.

Heureusement, mes bons camarades me sont venus en aide et m'ont à moitié dégagé. L'artillerie boche ne cesse pas, et malgré cela, je me soustrais comme je peux et me sauve un peu loin de ce coin repéré. Contusionné, je vais me coucher ou m'asseoir un peu dans un abri. Le lendemain, nous descendons en réserve pour 4 jours, et puis au repos où je finis de me remettre.

Pendant la seconde relève en ligne le 1^{er} jour, je me suis senti indisposé et fiévreux et, ayant été à la visite, le major m'a envoyé à l'infirmerie avec 38.7 de température.

1916

Janvier

Le 7 au soir, j'ai rejoint ma compagnie, remis, à son passage.

La 3^{ème} relève dans ce même secteur a été pour nous assez tranquille, car nous sommes restés en réserve à Virginy. Nous recevions tout de même quelques obus le soir qui étaient destinés au ravitaillement.

4^{ème} relève assez bien, 4 jours en réserve aux abris de la Perforatrice, et 4 autres à la tranchée Neysse. Le dernier soir, nous avons été violemment bombardés par une pièce lourde, qui a démolé des abris et éboulé toute la tranchée.

Puis, nous prenons le secteur de l'Arbre aux Vaches, nous passons 4 jours en ligne et 4 jours en réserve, les seuls inconvénients étaient l'eau et le froid, pas de bombardements.

La fois d'après, nous prenons comme secteur le boyau du 21^{ème} colonial et la tranchée Neysse ; ici, nous recevons chaque jour de gros obus.

Dernière relève dans ce secteur en réserve, à côté du PC du colonel.

Avril

Le 25 avril 1916, nous sommes partis pour le grand repos et, de là, à Verdun à pied.

Itinéraire :
Maffrécourt, Brau,
Dunumatin, la Planchette et
Dampierre le Château où
nous avons stationné un
jour.



Mai

Partis de Dampierre le Château le 6 mai au matin pour Saint-Mard-sur-le-Mont.

Partis de Saint-Mard le 11 mai au matin pour Triancourt, et puis, par un contre ordre, on nous a fait arriver jusqu'à Vaubécourt.

Nous repartons de Vaubécourt le 16 au matin pour Lampéré (département de la Meuse). D'ici, on entend déjà très bien le canon en face la côte du Poivre et le Mort-Homme.

Après avoir resté 4 jours à Lampéré, l'on nous a approchés un peu plus. Nous sommes arrivés alors à Haudainville, à environ 7 km du front et 4 km de Verdun ; ici, on ne fait qu'entendre les obus, on les reçoit de temps à autre.

Nous sommes restés ici environ 3 jours, puis nous sommes montés en réserve pour 4 jours à Tavaune au fort et 4 jours au tunnel qui porte le même nom. Après cela, nous sommes montés en première ligne devant le fort de Vaux pour 8 jours. Ici le secteur est intenable ; pour aller en première ligne, il faut marcher rien que la nuit, et à certains endroits, la terre est recouverte de morts et de mourants, on est obligé de marcher dessus car on ne voit pas la terre, surtout dans un ravin qui porte le nom de « ravin de la mort ».

Le ravitaillement ne peut se faire pendant les premiers jours que très difficilement, et la nuit seulement. Les hommes qui assurent ce service sont sacrifiés et l'on compte 75%, sans excès, de tués ou blessés.





Juin

Le tir de barrage est infranchissable, c'est un feu continu et impénétrable, surtout pendant les journées du 2, 3 et 4 juin, où les boches attaquent et augmentant leurs tirs durant ces trois jours. Seules les quelques sections amoindries restées en première ligne peuvent tenir un peu. On ne peut aller de l'avant à l'arrière, pas plus que de l'arrière à l'avant. Tout homme qui se hasarde ne revient pas.

Les boches attaquent 4 et 5 fois par jour, et en masse, par vagues. Quoique étant 10 fois plus nombreux que nous, ils sont repoussés chaque fois et ne peuvent prendre pied dans nos lignes.

Cependant, le 3 au soir, notre artillerie, par des ordres mal donnés ou mal interprétés, se met à nous taper dessus, nous oblige à abandonner nos positions, après avoir eu pas mal de blessés par nos propres engins !

Le 4 au matin, nous reprenons notre position primitive, mais dans la soirée la même scène se renouvelle. En fin de journée, les boches tiennent à nouveau (faute à nos artilleurs) la moitié du fort de Vaux et quelques éléments de nos positions primitives. Comme le renfort ne peut pas arriver, sans avoir reçu de ravitaillement depuis 3 jours, on est presque incapables de renouveler une nouvelle attaque.

Le 5 au matin, on peut venir nous remplacer et nous descendons en laissant dans le fort environ une compagnie prisonnière.

Nous allons en réserve au-dessous du tunnel de Tavaune dans un ravin qui porte le nom de ravin des batteries. Ici nous

pouvons respirer un peu plus à notre aise, bien que quelques rafales ennemies passent encore au-dessus de nos têtes. Nous sommes livides, méconnaissables, un quart de vin suffit pour être gai à ce moment-là. Enfin, la journée se passe à peu près car nous avons dormi plus que manger ce jour-là.

La nuit arrive, et cette nuit n'a pas été aussi paisible que la journée, toutes les batteries n'ont pas arrêté de tirer.

Le 7 juin, nous descendons au repos à Haudainville.

Ici, nous commençons à être un peu à l'abri et hors de portée des obus, tout en pensant à nos camarades restés sur le champ de bataille. La gaieté revient et les visages s'illuminent.

Pour ma part, j'étais tellement éreinté que le surmenage m'avait rendu malade. Je suis allé à la visite et le médecin m'expédia avec une température assez élevée à l'ambulance de Barenton-Bugny où des autos me prirent et m'amènèrent à Bar-le-Duc le 10 juin 1916.

Je restais environ 12 jours à l'hôpital, j'obtins une permission de convalescence de 7 jours, et je dus rejoindre le dépôt des Isolés qui se trouvait, pour ma formation, à Saint-Dizier.

Juillet

Je rejoins ce dépôt le 13 juillet à midi, et je fus expédié le 15 au matin pour rejoindre ma compagnie.

Je passais la fête du 14 juillet cependant assez bien avec quelques camarades que je retrouvais ici à Saint-Dizier.

Le 16 juillet au matin, je rejoignis ma compagnie qui avait été renforcée, aussi je



Cl. Heulet

rencontrais beaucoup de visages inconnus. Nous occupions alors le Bois d'Auzy (secteur situé à droite de Massiges), assez calme à côté de Verdun ; ce n'était plus la guerre. Nous restons du 16 juillet au 17 août.

Aout

La même nuit, nous montons en ligne à l'arbre aux Vaches, secteur situé juste en face du village de Massiges. Le secteur est ici un peu plus mouvementé, et nous avons de temps en temps des luttes à la grenade. Nous restons ici du 17 août au 5 septembre.



Relevés dans la nuit, nous montons le même soir au fortin de Beauséjour. Ici le secteur est assez calme, mais nous le rendons mauvais en exécutant plusieurs coups de mains.

Septembre

Le 27 septembre, les boches attaquent le petit poste que j'occupais avec 3 camarades. Voici comment ceci se passa : vers une heure de la nuit environ, c'était mon tour de garde. Mes camarades enveloppés tout équipés dans une couverture sommeillaient à demi. Tout à coup, dans les fils de fer à 10 mètres environ, j'entends un petit bruit. Je veux essayer de distinguer, mais la nuit est si noire que je n'aperçois rien. Au même moment où je me retourne pour secouer un de mes camarades, une grenade éclate à un mètre de moi ; le coup de main est commencé. Mes camarades réveillés en sursaut partent de tous côtés et je reste tout seul à lancer des grenades au milieu des éclatements des grenades boches. Pas un n'a osé franchir le parapet pour sauter dans le petit poste. Notre



artillerie, avertie par fusées rouges, se met à taper et messieurs les boches sont rentrés bredouilles en laissant aux fils barbelés des fragments de leurs pantalons ou de leurs vestes.

Le lendemain, nous fûmes relevés pour aller en réserve, et le 1^{er} octobre, nous partîmes au grand repos.

Repos du 1^{er} octobre 1916 au 28 janvier 1917.

1917

Janvier

Nous embarquâmes à Somme-Tourbe et nous descendîmes à côté de Dormans. Puis à pied, nous arrivâmes à Chéry-Chartreuse. Après avoir pris quelques jours de repos, nous commençons à faire des manœuvres au moins pendant un mois. De là, nous partîmes à Méry-Prémecy (petit village à 9 km de Reims en face du plateau de Craonne) où nous restâmes 5 ou 6 jours.

Nous allâmes à Mery faire encore de l'exercice, et je partis en permission le lendemain de notre arrivée.

Quand je rentrais de permission, je vins rejoindre mon bataillon encore en marche pour Chelles dans l'Aisne. Je débarquais à Fère-en-Tardenois. Nous restâmes à Villers-Cotterêts et nous arrivâmes enfin à Chelles.

Ici, nous passâmes tout notre séjour jusqu'au 28 janvier, à faire des travaux pour l'arrière-camp retranché de Paris (tranchées, sapes, emplacement de mitrailleuses, etc).

Je commençais ici à faire l'ordonnance capitaine de la compagnie (capitaine Jacquet).

Le 27 janvier au soir, l'ordre arriva qu'il fallait partir le lendemain matin pour aller embarquer à côté de Meaux. Tout fut chargé dans la nuit, et nous partîmes. Le lendemain soir à 10 heures dans la nuit, nous embarquons à Trianport et nous allâmes débarquer à Bugny le 30 janvier 1917.

Février

Aussitôt descendus du train, nous partîmes à pied à Rupt (petit village à 8 km du village des Épargnes). Nous couchons dans les maisons au petit bonheur, sans paille, avec un froid terrible ; pour nous réchauffer, nous nous mettons l'un sur l'autre.

Le lendemain, nous montons en tranchée au secteur de l'Éperon, à droite du village des Épargnes. Nous faisons 10 jours en première ligne, 10 jours en réserve de 1^{ère} ligne et 10 jours au repos.

Avril

Ici, le secteur est très mauvais à cause des coups de main et des grosses bombes qui pleuvent par moments. Tout tremble à chacune d'elles. Le 18 avril, les boches font un coup de main qui leur a raté complètement. Nous avons été avisés par le ??? et tout était préparé pour les recevoir.



Le 19 avril au matin, je pars en permission. Le 6 mai, je rentre de permission et remonte en ligne jusqu'au 10 mai.

Le capitaine part à son tour en permission, je vais l'accompagner à Rupt et je reste avec l'Échelon, puis je rejoins le bataillon au repos au ravin de Gillaumont. Le 28, nous restons au repos jusqu'au 7 juin, et puis nous embarquons en camion auto à Rupt.

Itinéraire : Génicourt-sur-Meuse, Vaubécourt et Mauvages, département de la Meuse.

Juin

Le 8 juin, nous embarquons à 10 heures du matin, et à 4 heures, nous débarquons à l'entrée du village de Mauvages. Nous sommes ici fort bien reçus par les habitants. J'ai été logé dans la même maison que le capitaine, à la grange. Comme c'est le mois de juin et que l'on commence à rentrer les foins, le fils de la maison me prend avec lui à son lit. À partir de ce moment, je prends mes repas avec la famille et suis traité comme leur fils. Je les aide dans leurs travaux.

Le 29 juin, nous repartons pour Ceffonds où nous arrivons par étapes le 4 juillet, en passant par Vassy.

Juillet

Le 9, je repars pour mon tour de permission avec mon cousin Fernand Terranche qui est venu me voir à son passage.

Pendant mon absence, le régiment est appelé en renfort au mont Cornillet, et je le rejoins le 21 en secteur pour monter le même soir en 1^{ère} ligne.

Ici encore, nous restons 8 jours en 1^{ère} ligne et nous descendons avec 30% de pertes au village des Loges où nous restons 2 jours en réserve en cas de contre attaque. De là, nous revenons en arrière pour 4 ou 5 jours, et sommes envoyés à nouveau en secteur au mont Téton et au Casque. Ici nous prenons le repos un certain temps à Mourmelon-le-Petit à l'arsenal.

Ce secteur n'est pas des meilleurs, et après deux ou trois coups de main où nous capturons quelques prisonniers, les boches ne veulent plus rire et nous envoient des gros obus et des bombes chaque jour et à différentes heures. Un beau jour,

la cuisine même, qui est assez loin, reçoit un bombardement et deux cuisiniers sont tués.

Aout

De là, nous partons au repos vers Loizy, à côté de Vitry-le-François., dans un petit village voisin nommé Vitry-en-Perthois où nous arrivons le 8 aout 1917. Nous passons 15 jours assez tranquilles, nous nous régalons de fruits, de prunes surtout.

Septembre

Vers le 2 ou 3 septembre, un ordre arrive de nous tenir prêts à embarquer d'un moment à l'autre, pour destination inconnue.

En effet, le 4 au matin, les camions nous attendent à l'entrée du village pour nous transporter à Verdun directement. Nous avons débarqué, après avoir traversé toutes les ruines, devant les casernes Meribel. Mauvais emplacement, très mauvais même car les boches bombardaient souvent ce quartier, ainsi que celui de la citadelle. Enfin tout se passe assez bien les deux jours. Le second soir, soir de la relève, comme nous étions prêts à franchir la cour de la caserne, plusieurs obus de gros calibre viennent tomber non loin, et nous font dégringoler dessus la terre, projetés par l'éclatement. Cela s'annonce bien pour une entrée en danse, ce n'est que le prélude. Malgré tout cela, la relève s'effectue en partie, sans trop de désordre. Nous passons à côté du tunnel de Tavanne, nous contourrons le village de Fleury pour redescendre dans le ravin de l'étang de Vaux. Nous remontons le bois de la Caillette et redescendons dans le ravin des Fausses-



Côtes qui est rempli de batteries. La nuit est noire et tout reste assez calme pour un moment ; on entend seul le bruit de quelques balles tirées au hasard par les guetteurs, et qui viennent passer tout près de nos têtes dans leur chute.

Après une courte pause, nous reprenons notre chemin, et nous arrivons sur le penchant du champ de bataille, vers le village de Bezonsvaux où nous devons rester 27 jours en première ligne, faire attaques et contre attaques, sous un feu d'artillerie terrible.

Octobre (?)

Plusieurs camarades tués, abris effondrés. Les boches sont venus le 10 (septembre) octobre (?) à 50 mètres du PC de la compagnie et du bataillon.

Le 15 ou 16 (septembre) octobre (?), Baudégas, camarade de Pabas, est tué à 5 mètres de moi. Ce dernier est enterré à côté de l'église de Bezonsvaux.



Enfin, le 29 au soir, nous sommes relevés et allons au ravin de l'étang de Vaux où nous restons un jour. Le 30 au soir, nous remontons en première ligne au fort de Vaux, secteur très calme. Nous restons 4 jours et sommes relevés par les tirailleurs. Nous descendons à La Pajt, à côté d'Haudainville où des camions nous prennent le lendemain pour nous conduire au repos à côté de Chalons, entre Chalons et Épernay, dans un petit village nommé Mauvages. Je reste 4 jours et je pars en permission.

Novembre (?)

???? Arrive le mois de novembre et le mauvais temps ; alors, c'est par l'eau et la boue que l'on est assailli, en plus de l'enfer de la mitraille. Quelques jours plus tard, nous changeons

un peu de secteur, appuyant vers le fort de Moronvillers, et en même temps, nous changeons aussi de lieu de repos, nous nous installons dans les casernes à Mourmelon-le-Grand.

1918

Nous sommes donc en Champagne à partir de ce moment, nous sommes restés dans ce secteur assez longtemps : Haudainville et les Monts, pour finir à côté de la voie romaine, non loin de Reims.

Secteur de Versy-Versenay Villers-Marmory. Dans ce secteur de la voie romaine où se finira la guerre ou presque, nous faisons souvent des coups de main pour ramener des prisonniers et savoir ce qui va se passer au sujet des attaques captées par la TSF.



Avec les prisonniers, nous savons le jour et l'heure de l'attaque : le 15 juillet au matin, à 3 heures.

À partir de ce moment, l'état-major va prendre les décisions pour parer à cette attaque et vaste offensive puisque décisive pour le continuation de la guerre ou l'arrêt par la victoire. Ainsi, un vaste plan de défense est établi par l'artillerie, les mitrailleurs, et aussi par les troupes du front.

Un semblant de résistance est mis en place dans les premières lignes. Sur les trois bataillons tirés au sort, un seul sera sacrifié et devra résister sur place jusqu'à la mort ou finir prisonnier.

Juillet

Notre bataillon est tombé au sort et, après avoir résisté de 3 heures du matin à 10 heures sous une avalanche d'obus de

tous calibres et une lutte au fusil mitrailleur et à la grenade avec poursuite dans les tranchées, nous avons arrêté en face de nous cette offensive.

Mais à notre droite, les Allemands ont réussi à percer et nous ont pris à revers, ils sont arrivés par derrière.

Dans la majeure partie des cas, c'étaient des jeunes de 16 ou 17 ans qui hésitaient à nous désarmer. On aurait bien pu les tuer, mais le gros de l'envahisseur arrivait, et c'était trop dangereux. Donc, après en avoir tué un bon nombre au fusil mitrailleur au carrefour des tranchées, on a cédé et on a été emmené prisonniers en passant à ce carrefour au-dessus des morts. Assez mal traités par ceux qui nous emmenaient à l'arrière, dans la même tranchée, des Allemands qui descendaient. Ils ne s'avisait pas de passer à découvert car notre défense était terrible, les mitrailleuses et l'artillerie faisaient un barrage infranchissable.

Arrivés un peu en arrière, la grosse artillerie arrêtait l'avance des pièces allemandes et tuait pas mal de monde.

À ce moment, on nous obligeait à les aider à fermer les tranchées pour avancer. Les morts et les blessés étaient nombreux, et on nous a fait transporter des blessés à une ambulance dans un grand ravin.

Le major qui s'y trouvait parlait bien le français et a été très gentil avec nous, il nous a donné une boule de pain tout noir.

Après midi, on nous a emmenés à Pontfaverger, à 3 ou 4 kilomètres. Sur les routes, notre artillerie tuait et il fallait faire bien attention. Les obus éclataient à intervalles pour empêcher les renforts et le ravitaillement d'arriver. Ayant réussi à passer entre ce barrage, nous voici donc prisonniers, capturés le matin du 15 juillet, emmenés à Pontfaverger. Comme repas : café.

Le 16 : le lendemain 16, nous avons travaillé à la gare.
Fatigue, courbatures de la veille.

Le 17 : travaux à 18 kilomètres, chaleur, nuit d'orage.

Le 18 : travail de midi à 7 heures du soir.

Le 19 : travail de 3 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, après-midi, repos 2 heures.

Le 20 : travail en corvée et réciproquement jusqu'au 27.

À partir du 28, travail à l'agriculture pour l'armée, éparpiller du fumier toute la journée à côté du village Amelles. Repos un court moment à Mesnil sous Amelles.

Le 29 : même travail.

Le 30 juillet : le matin, sarcler des choux, le soir ramasser des petits pois.

Le 31 juillet : même travail.

Aout

Le 1 : décharger les pois en grange.

Le 6 aout au matin, départ pour Lunéville à 5 heures du matin, arrivée à 8 heures, halte jusqu'à midi. À midi, départ pour Pontfaverger, arrivée à 5 heures du soir ; soupe et viande.

Mercredi 7 aout, départ pour Ménéville, réveil à 3 heures, départ à 5 heures. Journée de 30 kilomètres en 4 pauses, arrivée à 5 heures du soir. Camp dehors longeant le front.

8 aout, département de l'Aisne. Avec Tastet, Bézios, Barthez et moi, nous construisons un abri et puis préparons le souper avec des escargots.



Le 9 aout : première carte écrite à la maison.

10 aout, samedi : travail au-delà de Neufchâtel, à Guignicourt,

toujours rationnés, mauvaise nourriture : orge moulu cuit au pot et marmelade.

11 aout, dimanche. Réveil 5 heures, café jus de foin au cantonnement ; et le soir corvée de lavage.

12 : travail au canal : planter des piquets.

13 : travail comme la veille.

14 : idem.

15 : idem. Repas en l'honneur du 15 aout : farine d'orge cuite avec des feuilles de patience. Faisons aussi des galettes au pain caca avec de la confiture.

Entre le 15 et le 25 aout, travaillons à Neufchâtel ou sur les routes à charger du gravier.

Le 26, départ pour Doux à 4 heures et demi, marchons jusqu'à 10 heures, puis embarquons à 12 heures et arrivons à Réthel à 5 heures du soir. Restons là une demi heure et, de nouveau, repartons à pied jusqu'à Doux, et nous sommes reçus par les anciens les bras ouverts.

27 aout : retour à Réthel à la désinfection du dortoir.

28 aout : journée tranquille.

Jusqu'au 31, travail pas loin.

Septembre

1 : travail sur la ligne du train, réparer les rails, etc.

Notre artillerie démolissait la ligne, et nous on était là pour la remettre en état, et en même temps, resservir les marmites. Nous avons vu des tués et blessés.

Nous étions cantonnés à côté de la gare où se trouvait une grosse pièce de marine qui tirait sur Châlons, Tours, etc.



C'était fait tout exprès.

Quand les avions venaient bombarder, on leur faisait des signes, mais je ne sais pas s'ils les voyaient.

Heureusement, deux camarades ont réussi une nuit à s'échapper et ont averti les autorités. À partir de ce moment, nous avons été tranquilles. Ils venaient et passaient très bas pour nous voir, et ont fini ainsi par bombarder la pièce de marine qui est partie plus loin.

Tout le mois de septembre, on a travaillé avec l'armée, toujours pas loin des lignes de combat sur l'arrière.

Octobre

Le 5 octobre, départ pour Monthermé, départ à 3 heures du matin de Amagne. Nuit du 5 au 6 passée à la gare de Charleville.

6 octobre, dimanche, départ de Charleville. À 2 heures après-midi, arrivée à Monthermé au camp à 5 heures. Bien reçus.

7 octobre lundi : repos et douches.

8 octobre : travail à une carrière.

13 dimanche : repos.

14 : confection de lits.

16 octobre : travail à la route, «élargir».

18 : travail à la barque à côté de Bogny sur la Meuse. Toute la semaine, même travail.

Jeudi 24, malade, mal au poignet.

Jusqu'au 31, même travail à la route. Et lorsqu'on avait fait 4 ou 5 kilomètres, il fallait s'arrêter, on n'en pouvait plus. Heureusement que les Belges nous ont réconforté.



Novembre

1 novembre 1918, nous étions partis au ravitaillement en traînant les fourragères, sans chevaux ; à 7 à 8 camarades, avec des palonniers faits avec du fil de fer et des barres en bois. En cours de retour, nous avons trouvé sur le bord de la route un cheval qui venait d'être tué car il n'en pouvait plus. Deux ou trois des camarades ont demandé à la sentinelle qui nous conduisait de leur laisser prendre de cette viande. Il a consenti, et chacun, nous nous en sommes partagés un morceau. Dans notre groupe, il y avait un parisien qui, lui, n'a voulu en donner à personne, et en a mangé tout ce qu'il a pu, un peu mal cuite et sans doute un peu fiévreuse. Le fait est qu'il n'a pas pu la digérer et qu'il est mort à l'ambulance dans d'atroces souffrances, à côté de moi qui souffrait d'une luxure du poignet. Il était père de quatre enfants.

Partis à 8 heures du matin, rentrés à 4 heures du soir.

Le 2 novembre, travail au bord de la Meuse.

3 novembre dimanche, départ à 11 heures pour le camp Saint-Hubert à pied en laissant les voitures à Haute-Rivière.

4 novembre, 2^{ème} étape ; rentrés en Belgique ; ici avons trouvé du tabac dans les séchoirs. Arrêtés à Hersson, pommes de terre à volonté.

5 novembre mardi, 3^{ème} étape ; arrivés à Hauts-Pays, très bien reçus par les Belges. Cantonnés à la maison d'école.

6 novembre mercredi, 4^{ème} étape.

7 novembre, arrivés à Ici, nous touchons une soupe populaire à l'arrivée, des biscuits et brioches.

8 novembre, vendredi matin, 6^{ème} étape à Baye. Nous restons là deux jours et avons une réception familiale. Nous touchons 80 kilos de farine pour faire du pain pour 6 jours.

Le ravitaillement est fourni par la Croix Rouge américaine, et c'est le curé de Baye qui est chargé de la distribution.

9 novembre samedi, on revient au ravitaillement avec les voitures à Parebre . nous passons toute la journée dans les rues depuis 7 heures du matin, nous rentrons à minuit. Les civils nous portent à manger soupe, tartines, etc. Pour souvenir, je donne ma plaque et les boutons de ma capote.

Dimanche 10 novembre : repos.

Lundi 11 : départ pour Saint-Hubert. En route, nous apprenons que l'armistice est signé. Nous sommes à 5 de la retonde. Sur la route, nous avons été dépassés par les voitures des plénipotentiaires qui arrivaient pour signer, dans le fameux wagon, l'armistice.



12 novembre mardi : nous ne l'avons appris que le lendemain à Saint-Hubert. On nous a dit que dans 5 jours, on serait chez nous. Les Allemands nous ont dit qu'on était libre et que les Anglais allaient s'occuper de nous.

Le lendemain à 8 heures, on nous fait continuer sur Mattbourg pour nous rassembler avec le numéro 18 à chacun. Pendant ce temps, les Allemands ne perdent pas la tête et récupèrent tout ce qu'ils peuvent embarquer vers les gares, et chargent sur les wagons via l'Allemagne : matériel agricole de toutes sortes, vaches moutons en troupeaux de plusieurs centaines. C'est ainsi que, profitant de la nuit qui arrive, nous leur attrapons un mouton que nous tuons immédiatement et, vite réduit en morceaux cachés dans nos caisses, et les dépouilles évacuées au loin dans un ruisseau. Malgré le nombre, les Allemands se sont aperçus une heure après de la disparition de ce dernier et le cherchaient avec des lampes électriques. Ils ont été de la revue et n'ont rien trouvé.

Nous nous en sommes régalés plusieurs jours. Cela se passe à Ramplon, dans une étable.

14 novembre : le lendemain matin, départ de nos gardiens aux chants de la Marseillaise et de hurlements. Déjeuner avec une bonne tranche de foie. Liberté complète, journée de bonne chaire avec frites et bonnes tranches de mouton.

Le 15 novembre, nous passons la nuit dans une maison.

16 novembre, couchons chez un réfugié. Nous faisons du pain au four d'une ferme avec la farine du ravitaillement américain.

Le 17 novembre, bon ravitaillement par le curé chargé des secours aux prisonniers et réfugiés.

Le 18, nous tuons un cochon chez le curé et nous en touchons un bon morceau chacun.

Le 19 mardi : nous faisons du pain.

Le 20, commençons à loger chez la mère Florentine, et sommes très bien soignés avec notre ravitaillement et celui des réfugiés par Mme Lapaire de Bram.

Le jeudi, vendredi, samedi, dimanche : comme les jours suivants.

Le 25 novembre, départ pour Rochefort, ravitaillement par le comité à l'arrivée.

Mardi 26. Le lendemain, départ pour Dinant. Ici, nous trouvons des soldats italiens et ensuite nous nous comprenons. Ils gardent des wagons de train qui contiennent du ravitaillement et des vêtements. Ils nous donnent des chemises, des bas, etc. Partis pour Rochefort, avons été cantonnés à Celles où, ici aussi, bien soignés. Nous avons vu le journal du 20 novembre contenant un article intéressant intitulé « Ceux qui arrivent des camps Passons la nuit dans l'ancienne école de jeunes filles, à côté du palais de justice. Nous touchons pour le soir du pain, des biscuits et du chocolat.

28 novembre : le lendemain jeudi, nous devons embarquer en camions et autos anglaises pour Maubeuge, mais il y a contrordre dans la nuit, et nous attendons jusqu'à 9 heures, depuis 5 heures du matin. Nous devons rentrer au cantonnement. Le soir même, à 6 heures du soir, un train se forme, se dirigeant sur Valenciennes. Nous touchons ce soir là, pour la première fois, le ravitaillement anglais composé de biscuits, de viande de conserve, de thé et sucre, et des haricots comme légumes du Comité de la ville. Nous mangeons à 4 heures pour partir en gare à 6 heures.

Après contre-ordre, nous partons le 29 à 2 heures de l'après-midi. Arrivons à 6 heures à Namur, et à 9 heures à Charleville où nous passons la nuit dans le train.

30 novembre samedi : attendons toujours en gare.

Décembre

1 décembre : enfin, nous partons et allons encore passer une nuit à la Vouirra, à côté de Mons, à la frontière franco-belge.

Le 2 décembre lundi : stationnés tout le matin à Obourg, à côté de Mons à 5 kilomètres ; puis partir à pied à Mons, et repartir à nouveau pour Valenciennes par le train, arrivés à minuit.

Les 3, 4, 5 : les trois jours passés à la caserne de Valenciennes.

Le 6 jeudi : partir de la caserne à la gare, le soir à 4 heures. Partis à 9 heures.

Le 7 : arrivés à 4 heures. À l'arrivée, une bonne soupe et le premier quart de vin. À pied à Arras, 30 kilomètres de Valenciennes à Arras. Bon repas. Le soir, nous préparons en touchant des vivres pour 3 jours. Nous passons la nuit à attendre dans un grand bâtiment, sans paille, à la Brasserie.

Le 8 décembre, rassemblement pour le départ à 9 heures, embarquement à 11 heures et départ à 1 heure. Passés à Albert, Héricourt, Ribemont.

Le 9 : arrivés à Rouen à 6 heures du matin, repartis à 10 heures direction de Versailles par Mente. Arrivés à Versailles à 4 heures du soir. Notre convoi était en wagons de marchandises, comme pour les bestiaux, avec quelques planches et de la paille, sans lumière la nuit. Les Allemands avaient emmené les wagons, aussi on n'était pas gâté. À l'arrivée à Versailles, notre convoi n'était pas en gare, mais à près d'un kilomètre, en voie de garage, sans lumière. La nuit était tombée, et le convoi toujours arrêté. Je commençais à être inquiet et je communiquais avec un camarade de Laperouse que j'avais trouvé à Arras.

On décidait ensemble de quitter le convoi qui allait passer en Bretagne et descendre toute la côte atlantique, Bordeaux et Toulouse, 3 jours de plus. Nous avons trouvé un veilleur de nuit qui nous a indiqué le chemin pour arriver en gare. Et nous voilà arrivés en gare, reçus par la Croix Rouge qui nous a choyés ; bien mangés, félicités, tout le monde était après nous. On nous a indiqué l'heure du train de Juvisy qui descendait à Toulouse, on nous a emmené au train.

10 décembre : à 6 heures, départ de Juvisy, arrivés le lundi 10, à 12 heures, à Toulouse. Aussitôt, je me suis rendu chez ma tante Maria Antonini, où ma sœur était venue m'attendre. Notre odyssee se terminait ce jour.

Parti mobilisé le 9, incorporé le 18 décembre 1914.

Capturé le 15 juillet 1918.

Rapatrié de prisonnier le 10 décembre 1918.

CAPTIVITE

Pendant toute notre captivité, nous avons eu un régime de représailles. Très mal nourris et très peu : une boule de pain caca (2 kilos 10) pour 4, soit 500 grammes par jour.

On avait fait une balance avec des ficelles pour nous le partager. Nous avions des rutabagas, des marmelades, enfin quelque chose qui nous purgeait au lieu de nous nourrir, du café fait avec des feuilles de foin, etc.

On était tellement faible que l'on ne pouvait se retenir d'uriner à tout moment, et pour le reste, il fallait toujours avoir les pantalons aux mains.

Ne croyez pas que j'exagère, on ramassait tout ce qu'on croyait pouvoir manger : escargots tout petits, racines, raves, etc.

Lorsque nous avons été libérés en Belgique, on marchait à pied.

